

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENT :

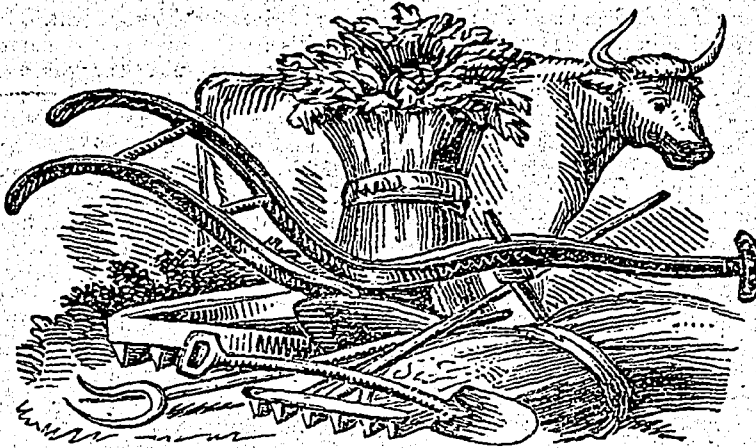
\$1.00, payée invariablement d'avance.

L'abonnement date du 1er avril, 1er juillet, 1er octobre, ou 1er janvier.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.



ANNONCES :

1re insertion, 8 cts. la ligne
2e " etc. 2 cts. "

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

Empruntons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité

Firmin H. Proulx, Éditeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco

CAUSERIE AGRICOLE

Des légumineuses fourragères

DU TRÈFLE ROUGE

(Suite.)

Quelque soit le mode de fanage employé, il faut mettre le trèfle en meulons ou en *veillottes* pour achever d'en faire de bon fourrage. Cette opération est une mesure de prudence, et en même temps d'économie. En effet, si la pluie surprenait le fourrage lorsqu'il est sec et encore étendu, les pertes qu'il subirait deviendraient énormes, tant sur la qualité que sur la quantité. En mettant en meulons, on fait usage de la fourche, puis on achève le ramassage au moyen du râteau; de sorte que bien peu de brins restent sur le champ.

Lorsque le fourrage est dans cet état il devient bientôt assez sec pour être entré.

Il est important de bien saisir ce degré de dessiccation convenable. " La dessiccation, dit Mathieu de Dombasle, ne doit pas être complète, car alors il ne pourrait plus s'opérer aucune fermentation dans la masse, et cette fermentation est toujours utile pour la bonne qualité des fourrages, lorsqu'elle est modérée, et ne produit qu'un degré de chaleur peu élevé. D'ailleurs, pour les légumineuses, on ne peut éviter de perdre beaucoup de feuilles, dans le chargement et le déchargement, lorsque la dessiccation est poussée au point extrême. Lorsqu'on saisit une poignée de foin, il ne doit présenter aucune humidité; l'habitude apprend bientôt à juger de cet état. C'est un point sur lequel un chef d'exploitation doit diriger particulièrement son attention et sa surveillance, afin d'éviter que l'on ne rentre du fourrage trop sec ou trop humide. Ce dernier excès est toutefois de beaucoup le plus nuisible; il suffit que quelques voitures aient été rentrées trop humides, pour que la masse de fourrage dans laquelle on les a placées, participe bientôt à l'humidité qui tend à s'en dégager, et pour que sa conservation soit compromise. "

Enfin le foin est prêt à être rentré dans les fenils ou mis en meules. Ces deux manières de mettre le fourrage à l'abri de l'humidité exigent des explications que nous donnerons avec autant de détails que possible dans une prochaine causerie.

Pour que la rentrée se fasse bien, " il est nécessaire, dit encore Mathieu de Dombasle, d'avoir dans le fenil ou sur la meule un atelier suffisant pour que le déchargement s'opère avec promptitude, et pour que le foin soit à mesure transporté et distribué dans les diverses parties du local et convenablement tassé. Cet atelier doit être composé d'hommes robustes; car ce travail est fort pénible, et il importe beaucoup qu'il soit exécuté avec soin. Pour un travail régulier, il faut que tous les ateliers soient dans un rapport exact entre eux, c'est-à-dire que les chargeurs, les déchargeurs, les attelages employés, ainsi que les faucheurs et les faneuses, soient en nombre suffisant dans chaque atelier, pour que tout marche avec ordre, sans qu'il y ait engorgement dans aucune partie du service, et sans perte de temps pour personne. C'est principalement au discernement avec lequel il distribue ses moyens d'action dans une circonstance de cette nature que l'on reconnaît le cultivateur judicieux et actif: car l'activité consiste surtout à savoir bien employer ses forces. Partout, on trouve des bandes nombreuses d'ouvriers employés aux travaux de la fenaison; mais, si l'on y regarde de près, on reconnaît combien il est rare que cette population ouvrière soit distribuée et dirigée de manière à exécuter la plus grande masse de travail possible avec un nombre donné de bras et d'attelages. On ne doit employer au chargement des voitures que des hommes très-exercés à ce genre de travail; car un bon chargeur place sur un chariot une bien plus grande quantité de foin, et puis une voiture mal chargée court grand risque de se renverser avant d'arriver au fenil. "

Ce que Mathieu de Dombasle exprime ici, se remarque malheureusement aussi dans beaucoup d'exploitations canadiennes. On ne sait pas prendre l'ouvrage, dit-on; c'est, en effet, ne savoir pas prendre l'ouvrage que de garder inactifs des bras qui dans le moment actuel sont d'une si grande nécessité. Que de fois, nous avons déploré cette faute. Le travail

est un capital important dont l'exploitant du sol, doit irer tout le parti possible; négliger ce capital c'est plus que gaspiller son argent, car souvent, on ne trouve pas, même pour de gros gages, les travailleurs indispensables à la culture.

Dans les petites fermes, ce manque d'activité se voit moins souvent que dans les grandes. Cela se comprend, le cultivateur et sa famille sont intéressés à la réussite de l'exploitation; tous sont convaincus de l'importance du bon emploi du temps, et certes, s'ils ne l'étaient pas, ils seraient les premiers à en souffrir. Mais dans les grandes fermes, les travailleurs sont des étrangers, nullement intéressés au succès de l'entreprise. Pour eux ou du moins pour la plupart d'entre eux, recevoir le prix de leur journée, de leur semaine ou de leur mois, voilà ce qui les intéresse au plus haut degré, et on pourrait dire même presque exclusivement. Placé en face de cette situation, l'agriculteur actif seul peut espérer réussir dans son exploitation, parce que lui seul pourra exiger de ses employés une somme de travail, en rapport avec les gages qu'ils reçoivent.

Une grande facilité pour arriver au lieu du déchargement et pour vider les voitures, est aussi très-importante, et mérite d'être rappelée à la mémoire du cultivateur, pour qu'il l'étudie et en tire les conséquences propres à diminuer le prix de revient de ses fourrages.

Nous voyons depuis quelques années dans les constructions nouvelles, une disposition particulière qui permet d'effectuer le déchargement des voitures avec célérité et qui s'accorde parfaitement avec les principes que nous venons d'exprimer.

Durée du trèfle. — Dans notre causerie du 11 mars dernier, nous disions que le trèfle rouge est une plante vivace; mais, il ne faut pas conclure de là que le trèfle donne indéfiniment un produit abondant sur le champ où on l'a semé; bien au contraire l'expérience démontre que cette plante donne son plus fort rendement la seconde année, et qu'ensuite, malgré tous les engrais et les soins que l'on pourrait lui donner, son produit diminue très-sensiblement. C'est ordinairement à la troisième année qui suit son ensemencement que le trèfle commence à diminuer sensiblement. Alors, il laisse graduellement le sol, et au fur et à mesure qu'il disparaît, il est envahi par les mauvaises herbes et surtout par le chiendent dont la végétation prend une vigueur d'autant plus grande que le terrain est meilleur et plus riche, et que le trèfle a d'abord mieux réussi. Le cultivateur intelligent n'attendra pas pour défricher sa tréfilère que cette transformation soit complète, car alors il aurait à constater trois graves inconvénients :

1o. Le rendement deviendrait si faible que bientôt il ne paierait plus les frais de fauchage et de fenaison, ni même la rente du champ qui l'a porté.

2o. Le trèfle perd par cette faute ses qualités comme plante améliorante; c'est-à-dire que cette précieuse légumineuse laisse le sol plus pauvre qu'il n'était auparavant, au lieu de l'enrichir comme cela aurait certainement eu lieu; si bien que la plante qui vient après un trèfle qui s'est épuisé de lui-même, aura besoin d'une forte fumure pour donner un produit passable.

3o. Non-seulement cette première récolte, mais encore plusieurs des suivantes, seront salies et même génées par les graines ou par les racines traçantes des plantes nuisibles qui ont pris possession du champ à la suite du trèfle.

Tous les cultivateurs instruits et qui comprennent bien toute l'importance de ces trois inconvénients, ne conservent leur trèfle que pendant deux ans, y compris l'année de l'ensemencement, ou plutôt ne conservent leur trèfle en plein rapport que pendant une seule année. Pendant cette année, on en obtient deux coupes; après lesquelles le trèfle a encore le temps de repousser assez long avant que les froids viennent arrêter

sa végétation. Cette dernière pousse pourrait encore fournir au bétail une grande quantité de nourriture; mais les bons cultivateurs préfèrent généralement l'enfourir par un labour pour en faire un engrais dont les plantes qui succèdent au trèfle profitent admirablement.

Quelques-uns même ne demandent au trèfle qu'une seule pousse; ils laissent croître la seconde jusqu'à l'apparition des fleurs et alors ils l'enfourissent. Mais ils n'agissent ainsi que lorsqu'ils sont d'ailleurs abondamment pourvus de fourrages. Cependant nous n'aimons pas cette manière de tirer parti d'une pousse de fourrage qui souvent est aussi abondante que la précédente, et nous trouvons que l'engrais obtenu par ce moyen est un engrais payé bien cher.

Le blé d'automne est la plante qui réussit le mieux après un trèfle; aussi dans toutes les localités où cette céréale d'automne vient bien devra-t-on la faire succéder au trèfle. Mais pour cela, il faudra que la seconde pousse, si on la fauche, soit enlevée du sol assez de bonne heure, pour qu'on puisse effectuer les labours et les hersages nécessaires.

Produit. — Le produit du trèfle varie beaucoup suivant les influences suivantes: la température, la nature et la richesse du sol, le degré d'humidité du sol et de l'atmosphère.

En moyenne, les deux coupes de trèfle donnent le produit suivant en fourrage sec :

En Canada	3000 livres ou 200 bottes
Dans le nord de l'Allemagne	3000 " " 200 "
Dans le Wurtemberg	4500 " " 300 "
Dans les environs de Paris	4000 " " 266 "
Dans les environs de Lille	6500 " " 533 "
Dans le nord de l'Angleterre	5565 " " 371 "

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

Nous n'avons à enregistrer cette semaine aucun fait politique qui ait de l'importance. Les séances du parlement fédéral vont paisiblement leur train, et rien n'annonce encore un changement d'allures. Personne ne trouve à redire à cela, car tout travail qui se fait avec calme est consciencieux. On a discuté assez longuement dans les Communes la question des pêcheries.

Mgr. De Goesbriand, évêque de Burlington, était la semaine dernière à Québec. Ce vénérable prélat porte le plus vif intérêt à la population canadienne disséminée sur toute la surface des Etats-Unis; il travaille de toutes ses forces à améliorer son sort, qui est vraiment déplorable, sous le rapport spirituel. Il espère mener à bonne fin l'œuvre sainte et vraiment apostolique que Dieu lui a inspirée, l'œuvre des missionnaires pour les Canadiens émigrés, et il la recommande aux prières de tous les fidèles du Canada. "Il faut, disait Sa Grandeur dans un sermon qu'elle donnait à Québec, que toutes les âmes qui aiment Dieu et son Eglise se joignent à nous pour sauver vos frères exposés à tant de dangers pour leur foi, et que, dans cette œuvre sainte, nous soyons tous unis dans une grande ligue de charité et de prière."

Dans une quête, faite à l'Eglise de St. Roch de Québec, en faveur de l'œuvre de Mgr. de Burlington, on a recueilli la somme de \$160. Les élèves du couvent de St. Roch de Québec ont voulu, elles aussi, donner un bel exemple de charité chrétienne, de cette charité qui ne vit et n'agit qu'au sein du catholicisme. Elles ont généreusement fait le sacrifice des prix qui devaient être la plus douce récompense de leur travail à la fin de l'année scolaire, et elles en ont donné la valeur, \$100, à Mgr. de Goesbriand.

M. l'abbé F. Pelletier vient de laisser, au grand regret de toute la paroisse, le vicariat de Ste. Anne de la Pocatière pour se consacrer aux missions canadiennes dans les Etats-Unis.

Le dixième concile provincial de Baltimore s'est ouvert, dans la ville de ce nom, dimanche le 25 avril dernier, en présence de plusieurs milliers de personnes. Les Pères du concile étaient au nombre de quatorze.

Le *Herald* de New-York, journal protestant, parlait il n'y a pas longtemps en termes fort élogieux du zèle que déploie le clergé catholique aux Etats-Unis pour répandre la foi ; en voici un extrait :

" Les efforts des prêtres catholiques romains pour propager leur religion se font matériellement sentir dans tous les Etats de l'Union. Plusieurs ordres religieux méritent les plus grands éloges pour le zèle qu'ils apportent à l'œuvre sublime du salut des âmes. Les rédemptoristes, les dominicains, les passionistes et plusieurs autres ordres, qui comptent dans leur sein les hommes les plus distingués, travaillent avec une persévérance invincible à étendre l'empire, de la foi catholique et leurs nobles efforts sont couronnés du succès le plus complet.

" De tous ces ordres religieux, celui des passionistes paraît être le plus zélé et le plus énergique. Il est établi d'une manière stable dans notre pays, et, grâce à son influence, la religion et les lumières de la civilisation se répandent de plus en plus tous les jours. Cet ordre a été fondé au commencement du dix-huitième siècle par le bienheureux Paul de la Croix. Les premiers passionistes venus aux Etats-Unis, les PP. Antoine, Albinos, Stanislaus, arrivèrent en 1852... Aujourd'hui, ils comptent quarante-cinq prêtres de leur ordre dans les Etats-Unis et de nombreuses conversions au catholicisme sont le fruit de leurs généraux travaux.

" Dans toutes les parties de l'Union, on demande aux passionistes d'établir des communautés et dans quelques années nous aurons des monastères dans toutes les grandes villes de cette république."

Quel triste et affligeant contraste ! voilà d'un côté des hommes qui ne partagent pas notre foi, et qui cependant regardent comme un événement des plus heureux la formation de monastères, de couvents de religieux au sein des grandes villes de leur pays ; ils avouent hautement que c'est le prêtre catholique qui fait briller les lumières de la civilisation ; en voici d'autres, au contraire, comme plusieurs de nos compatriotes malheureusement, qui, comblés de bienfaits par notre sainte religion, leur mère, crient néanmoins à qui veut les entendre, que les ordres religieux sont une peste, les Jésuites surtout, que le clergé tient le peuple dans l'ignorance, qu'il n'y a pas de progrès, de civilisation possible là où se font sentir trop puissamment l'influence et l'action du prêtre. Ces derniers sont des prodiges et des ingrats ; ils subissent un châtiement terrible. Dieu les a frappés d'aveuglement, parce qu'ils ont aimé les ténèbres et les œuvres ténébreuses ; ils ne voient plus ce que tout le monde voit, ils n'ont plus d'intelligence ; aussi appellent-ils bien ce qui est mal, et lumière, les plus épaisses ténèbres. Prions pour eux, et répétons souvent ces paroles : *Seigneur, faites qu'ils voient !*

A propos des graves maladies sociales que le prochain concile œcuménique est appelé à guérir, M. J. Chantrel parle de l'indifférentisme ; il fait voir combien profonde est cette plaie et combien de maux en découlent. " Que de catholiques, dit-il, qui ignorent les dogmes de leur religion ou qui refusent même de les admettre ! L'indifférentisme est devenu ainsi le père trop fécond d'une multitude de fausses philosophies. Comme on n'écoute plus la voix de l'autorité spirituelle, on tombe dans toutes les erreurs, et, après dix-neuf siècles de christianisme, on retombe dans l'athéisme, dans le panthéisme,

dans le matérialisme, dans toutes les erreurs absurdes et ridicules des écoles d'Athènes et de Rome et des lamaserics de l'Orient.

" Le concile du Vatican paraît donc plus spécialement convoqué pour apporter le remède aux maux qui découlent de l'indifférentisme : la décadence de la foi, la décadence de la moralité, et l'effroyable développement des principes anarchiques et anti-sociaux. Le monde court à la mort ; l'Eglise veut le sauver, et il sera sauvé si l'Eglise reprend sa suprématie politique sur la société chrétienne, en même temps que sa suprématie intellectuelle, comme conservatrice du dogme chrétien, sur les investigations philosophiques, historiques, critiques, littéraires et scientifiques."

Il se demande ensuite comment le concile pourra remédier à tant et à de si grands maux :

" Comment le concile atteindra-t-il le but ? Comment pourra-t-il remédier à tant de maux ? D'abord en proclamant la vérité sur tous les points où elle est méconnue ; le reste dépend de Dieu, mais une chose est certaine, c'est que si la société doit être sauvée, elle le sera par le concile, par ses décrets doctrinaux et par les décrets disciplinaires qu'il portera sur les matières relatives à l'éducation et aux autres questions du même genre. L'un des grands biens produits, et qui ouvrira la voie à tous les autres, sera la réunion de tous les vrais catholiques dans un même sentiment sur les matières encore aujourd'hui controversées, et qui ne le seront plus après le concile, sur le libéralisme, par exemple, sur l'infailibilité pontificale, sur le gallicanisme, etc. Toutes les opinions s'accordant à reconnaître une autorité infailible au concile convoqué, présidé et ratifié par le Pape, il n'y aura plus de désaccord possible ; et quelle force n'en résultera-t-il pas pour cette Eglise qui compte 200 millions de fidèles, et qui montre déjà une telle vigueur et une telle vitalité, malgré les discussions élevées dans son sein. Quelle force pour le catholicisme ! quel bien pour la société chrétienne ! quel magnifique avenir pour le monde ! Qui ne voit d'avance se réaliser les espérances manifestées par Pie IX dans la bulle d'indiction ? "

Colonisation et émigration

Sous ce titre le *Courrier du Canada* vient de publier des extraits d'un ouvrage encore inédit, composé il y a deux ans par un compatriote connu très-avantageusement par d'importants services rendus à la cause de l'éducation dans le Bas-Canada. Sa modestie qui ne lui a pas permis de signer autrement que par la lettre M, nous pardonnera sans doute ce signalement tant soit peu transparent.

L'espace dont nous disposons ne nous permet pas de reproduire en entier toutes les notes de l'auteur qui a su traiter son sujet au point de vue pratique. Le *Courrier* dit " que si les recommandations de son correspondant étaient prises au sérieux, comme elles devraient l'être, les conseils qu'il donne seraient d'une grande valeur. " Toutes ces notes ne se rapportent pas directement à la colonisation. Nous en citerons néanmoins plusieurs à cause de leur utilité pratique.

" Dans les Etats-Unis, les canadiens trouvent bien, il est vrai, certains avantages immédiats, et, au matériel, plus abondants qu'en Canada, mais sans être généralement plus constants ni plus assurés. Ces moyens, en se divisant, diminuent pour chacun en proportion du nombre de ceux qui se hâtent de les partager entre eux, et finissent par être insuffisants, et souvent même bien au-dessous du besoin.

" Puis, aux Etats-Unis, leur foi et cet esprit de nationalité qui l'avive et le soutient si puissamment, lorsqu'il est dans

toute sa force et sa vigueur, et qu'il a toute sa liberté d'action dans les épreuves de la vie, sont fréquemment exposés à s'affaiblir, et même à se perdre irrévocablement par le contact et par la pression constante et forte qui s'exerce autour d'eux.

" Là, au milieu de la tourmente industrielle et spéculative qui domine toute la classe laborieuse, et du désastre de la guerre civile qui agite le peuple ambitieux de cette république démocratique, les canadiens sont plus que jamais exposés à la cupidité et à l'esprit de domination qui le caractérisent, comme aussi au fanatisme et à l'intolérance de certaines sectes religieuses qui y abondent et font métier et profit de l'achat de la conscience comme de celui du corps du pauvre malheureux qui, dans le besoin, se livre à leur commerce subreptice.

" Là, les canadiens souvent sans amis, sans conseil et sans appui autre que celui qu'un sordide intérêt porte à accorder momentanément à des mercenaires obligés, à des nécessiteux prêts à tout faire pour subsister, trouvent bien, en effet, à des conditions humiliantes, la nourriture du corps et de quoi soutenir, pour l'instant la force physique dont ont besoin leurs employeurs et maîtres, dans les divers genres d'industrie productive qu'ils poursuivent à tout risque; mais, cet appui intéressé et habilement calculé, ne leur est accordé individuellement, que comme à autant d'instruments aveugles et esclaves, qu'en vue d'un gain anticipé et au prix de ce que ces malheureux ont de plus cher après la vie. A moins d'être identifiés avec les principes, les mœurs et les usages des Américains, très-généralement les canadiens sont par eux considérés que comme des étrangers en besoin auxquels ils n'accordent que pour avoir, et au centuple.

" Là, les canadiens sont au moins sujets à souffrir autant, si non plus qu'en Canada, toutes les privations et toutes les horreurs de l'indigence, le mépris et jusqu'aux consolations religieuses dont ils ont besoin pour eux et pour leurs familles respectives dénuées de tout et désolées.

" Un jeune homme du nom de Léon Moquin, de Montréal, demeurant depuis 18 mois à Chicago, Etat des Illinois, ayant, comme bien d'autres de ses compatriotes, manqué d'emploi, eut moins de patience, moins de résignation chrétienne qu'eux, et se suicida de désespoir, le 12 de septembre 1866, à l'âge de 26 ans.....— Cependant, il était intelligent, instruit, sobre et fort estimé, et, à en juger par le ton général des lettres qu'il écrivit à plusieurs de ses amis et à des membres de sa famille avant de se donner la mort, il n'était certainement pas dépourvu de sentiments délicats et honorables. C'est sans doute un excès de ces sentiments qui, dans un moment où le délire de la douleur était extrême, le porta à s'ôter la vie.....

" Je sais qu'il n'en est pas toujours ainsi des canadiens émigrés aux Etats-Unis, et qu'heureusement il en est quelques-uns, qui, par leur énergie, par leur courage et par leur travail assidu, ont pu se faire un bien-être et une position respectable sans se compromettre, mais c'est l'exception.

" Combien de canadiens qui avaient émigré aux Etats-Unis, en sont revenus indigents, affamés et démoralisés, protestants ou incrédules. Combien d'autres, encore plus dépourvus de moyens de subsistance, ne peuvent revenir au pays, et languissent ainsi éloignés, dans la misère, dans la dégradation et dans l'incrédulité, ou sont journellement exposés à être pervertis par le fanatisme sectaire ou à servir de pâture au canon meurtrier.

" D'après les renseignements fournis par les statistiques accréditées, il appert que les canadiens qui se sont enrôlés dans l'armée des Etats-Unis pendant la guerre du Nord avec le Sud, sont au nombre de 43,000. Sur ce nombre, 35,000 étaient canadiens-français, dont 14,000 sont morts sur le champ de bataille, la plupart sans les secours de la religion. Cependant, le

clergé catholique a fait de grands efforts pour leur en procurer autant que possible dans les moments de danger et à l'heure de la mort. Même, les prêtres canadiens se sont transportés sur les lieux et se sont introduits dans l'armée américaine pour cette pieuse fin. Mais ils n'ont pu avoir la consolation d'être utiles à tous ceux qui réclamaient leur ministère.

" Que d'efforts donc, que de sacrifices de toutes sortes nous devrions-nous pas nous hâter de faire pour retenir, contents et découagés. Or, un des meilleurs moyens de le faire avec succès c'est la colonisation déjà entreprise à grands frais par des particuliers, mais sans autant de résultats réalisés et assurés que demande l'intérêt des individus et de la société toute entière.

" Le clergé, et spécialement messieurs Marquis, Brassard, Provost et Tremblay, méritent assurément les plus grands éloges et notre bien vive reconnaissance pour tout ce qu'ils ont fait d'une manière si généreuse et louable pour le succès de cette œuvre éminemment patriotique et nationale; mais, seuls, ces dignes prêtres, bien qu'un peu aidés à la poursuivre avec la même charité et le même courage que ceux qui la leur ont fait entreprendre, n'ont pas les moyens de le faire d'une manière ni assez générale ni à un degré suffisant pour pouvoir répondre au besoin général.

" Outre les moyens d'existence dont ils ont besoin, et qu'il est permis de chercher tout d'abord, ils pensent naturellement à se procurer encore le confort et les avantages moraux et religieux sans lesquels ils savent ne pouvoir être jamais des citoyens heureux et respectables. C'est pourquoi, ils sentent le besoin d'avoir, au milieu d'eux, un prêtre pour les moraliser et les instruire dans leur religion, et un instituteur compétent qui se dévouerait à l'éducation de leurs enfants et à leur instruction en matière civile et industrielle. Ils sentent aussi le besoin d'avoir, au milieu d'eux, un protecteur et guide dans les affaires civiles et municipales d'un intérêt commun.

" Or, un homme instruit, probe, industriel et sympathique pourrait remplir avantageusement pour tous, ce noble rôle par ses conseils et par son bon exemple, autant que par sa coopération active et constante. Il pourrait ainsi contribuer puissamment à l'avancement et à la prospérité de la colonie qu'il serait chargé de faire. Amateur et expérimenté, il pourrait donner l'impulsion, et encore, tout à la fois, le goût et l'exemple du travail éclairé, et, instruit des lois, des lois rurales au moins et des coutumes du pays, il pourrait être nommé magistrat du canton, et être chargé d'y maintenir partout l'ordre, la tranquillité et la paix. Il serait sur les lieux une autorité et une puissance civile protectrice et rassurante contre le désordre possible.

" Le choix judicieux d'un homme qui serait ainsi préposé à la garde de la colonie comme agent, et encore comme collaborateur actif en toute chose qui serait de son ressort, serait un puissant moyen de succès et de prospérité locale. Il pourrait contribuer à mettre constamment en pratique sur les lieux, non-seulement les moyens qui seraient les plus utiles à la colonisation, mais encore qui seraient propres à aider le gouvernement à se récupérer et à s'indemniser amplement de ses frais d'établissement.

" La colonisation d'un canton et la construction des bâtisses indiquées, pourraient commencer et procéder simultanément. Alors les colons s'occuperaient à faire chacun son établissement particulier, et la construction des édifices publics faisant naître le besoin d'une main-d'œuvre spéciale, donnerait de l'emploi à nombre d'ouvriers qui demandent à grands cris du travail ou du pain. Sans cela, ils seront, eux, sans emploi, sans ouvrage, et leurs intéressantes familles sans remède, sans soulagement à leur souffrance.

" Puis, en se livrant au travail sur les lieux, tout étant autrement pour l'instant étrangers à la colonisation, ils s'y fixeraient pour la plupart, et, dans tous les cas, ils seraient empêchés d'émigrer. Cette considération est d'une grande importance dans l'économie politique, et, faute d'en avoir prévu et assez étudié les conséquences, des milliers de nos compatriotes, en proie à la misère, à l'indigence prolongée, se sont enfin découragés, se sont abandonnés au désespoir, et se sont livrés à toutes sortes d'excès ou ont émigré. Les souffrances et les angoisses de la faim leur sont devenues intolérables, tandis qu'un peu de travail et du pain les auraient infailliblement retenus au pays.

" C'est en partie pour prévenir de semblables désordres, et peut-être encore ceux d'une pire espèce, que Napoléon III a fait démolir une grande partie des anciennes maisons de Paris, et en a fait ériger à leur place d'autres uniformément belles et commodes, dont la construction, en procurant du travail et du pain à une populosse affamée, ne contribue pas peu à l'embellissement de cette ville séculaire et au maintien de l'ordre et de la paix locale.

" Disons de suite que, sous ce rapport, Napoléon a un imitateur dans la corporation de Montréal, et que cette ville subit heureusement des changements de même nature qui, en nous rappelant ceux de Paris, sont en grande partie la cause de la prospérité et du bonheur de la classe des ouvriers constructeurs de l'importum du Canada.

" Après avoir été, par la pratique des moyens indiqués, le fondateur d'une colonie florissante et heureuse, l'agent local du gouvernement pourrait être aussi chargé d'une autre mesure utile au bien commun et général; ce serait de régler la coupe du bois dans les forêts.

" Depuis un demi siècle au moins, nous aurions dû avoir une loi à cet effet. Plus d'une fois le besoin s'en faisant sentir, la proposition en a été faite, mais en vain. Cette loi pouvait avoir lieu à l'instar de ce qui se pratique dans les vieux pays de l'Europe, mais la pratique envahissante en a toujours fait repousser le projet. J'en avais fait la proposition dans le dernier parlement du Bas-Canada; mais, tout occupé de questions et de mesures exclusivement politiques, ma proposition ne reçut pas toute l'attention qu'elle méritait. Depuis cette époque, de néfaste mémoire, nos riches forêts ont été abandonnées à la hache destructive d'ambitieux spéculateurs, et aujourd'hui l'on voit avec douleur presque toutes les terres des concessions primitives complètement dénuées au grand détriment des cultivateurs actuels qui, privés de bois de chauffage qu'ils devraient trouver en quantité suffisante, sur les terres qu'ils occupent respectivement, sont obligés, pour se protéger contre les rigueurs du climat, ou de faire au loin de fréquents, de longs et pénibles voyages en hiver, pour s'en procurer, ou bien, d'en acheter à grand prix sur nos marchés, alimentés, sous ce rapport, depuis nombre d'années à Montréal; principalement par le Haut-Canada. Ce sont les habitations rurales sises sur les rives des rivières Outaouais et Richelieu, mais surtout du fleuve St. Laurent qui sont les plus sujettes à cette grande souffrance....."

M.

Eaux d'échaudage des boucheries comme engrais

Nous lisons dans le *Canadien* :

" Les eaux d'échaudage des boucheries constituent un excellent engrais liquide; ces eaux, très-riches en matières animales, sont le plus souvent perdues pour l'agriculture. Les eaux d'échaudage sont celles, froides ou chaudes, qui ont servi au lavage, au nettoyage et à la cuisson de l'intestin des animaux

de boucherie, ou bien pour dégorger les têtes ou autres morceaux sanglants, et par conséquent elles se trouvent saturées de matières fécales, de sang et de graisse. Il est donc important de recueillir ces eaux, qui coulent trop souvent sur la voie publique, de les conduire dans des fosses ou bien de les entreposer dans des tonneaux, en ajoutant, dans ce cas, du sulfate de fer, pour empêcher la putréfaction du liquide. Que de choses perdues qui profiteraient largement à l'agriculture!

Petite chronique agricole

On lit ce qui suit dans le *Courrier de St. Hyacinthe* du 4 courant: " La semaine dernière il s'est fait des semences en beaucoup d'endroits, on dit même qu'il y a des cultivateurs qui ont jusqu'à 60 minots dans la terre, on devrait dire sous la neige, ce matin, car il y en a une couche d'un pouce qui recouvre toute la terre, et elle est tombée dimanche dans l'après-midi. S'il faut en croire les dires des anciens, cette couche de neige vaut un bon engrais sur les terres.

" Les cultivateurs des townships d'Acton ont en grande partie terminé leurs semences avant le 1er mai. Plusieurs ont 40 à 50 minots de grains en terre. Les jardinages sont faits presque partout."

Un ami nous informe que le Saguenay est libre de glace et ouvert à la navigation depuis la dernière semaine d'avril. Ce printemps la neige a disparue beaucoup plus vite à Chicoutimi et à la Grande Baie que de ce côté-ci du fleuve. Dans ces localités on a commencé les travaux des semailles à la fin d'avril et au premier de mai, un brave cultivateur de Chicoutimi, M. Blaire, avait déjà déposé en terre la semence de vingt minots de grains. C'est une preuve que le climat du beau territoire du Saguenay est favorable à l'agriculture, et avant ce jour nous en avions déjà bien d'autres preuves.

Les trois derniers jours de la semaine dernière ont été magnifiques. On a commencé à ressentir l'action bienfaisante de la chaleur. Dimanche le ciel s'est couvert de nuages, et la température s'est refroidie, mais le mauvais temps dont nous étions menacés est disparu. Le vent du nord-est, malheureusement est toujours le vent dominant. Les nuits sont constamment froides et accompagnées de bonnes gelées. La végétation languit et ne sort point de son long sommeil. Néanmoins ceux qui ont du labour d'automne ont pu semer ces jours derniers. Sur la ferme-modèle du Collège on a semé 11½ minots de blé samedi, le 8 du courant. Mardi plusieurs cultivateurs ont commencé à labourer.

L'accumulation de la neige a causé de bien graves dommages à bon nombre de vergers. Nous en avons vu quelques-uns en partie détruits. Les arbres dont le tronc a été épargné n'ont pu conserver leurs branches principales. L'unique remède à ce mal est de remplacer les sujets ainsi mutilés.

Il s'est fait une prodigieuse quantité de sucre cette année le long du Chemin-Taché, dans les townships Dionne, Fournier et Casgrain, vis-à-vis St. Roch et St. Jean. Quelques-uns ont fait jusqu'à 2,000 et 2,300 livres.

RECETTE AGRICOLE

Moyen pour soulager les douleurs

Pour soulager et quelquefois même guérir les douleurs, surtout celles provenant d'un refroidissement, il faut faire un mélange en parties égales d'alcool et d'essence de térébenthine; on frictionne longuement avec ce mélange les parties souffrantes.—*Journal des Cultivateurs.*

F E U I L L E T O N

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

XXVI

La société des morts.

(Suite.)

— Mes pauvres enfants, votre douleur m'arrache des larmes, dit le vieillard d'une voix émue : mais je ne puis vous donner de consolation. Réfléchissez, avant de me blâmer, et demandez-vous de quoi je vous ai sauvés. Mais vous ne savez pas, vous ne pouvez soupçonner à quelle mort hideuse une atroce tyrannie vous avait condamnés. Si vous vous en doutiez, vous vous jeteriez à mes pieds et vous m'adoreriez comme un sauveur. L'emprisonnement pour la vie, la séparation à jamais du monde que vous regrettez tant, tout cela n'est rien en comparaison du supplice effroyable auquel je vous ai soustraits. Rassemblez toutes les horreurs que votre imagination pourra concevoir, et vous aurez à peine une idée de la mort qui vous était destinée. En un mot, je vous ai sauvés de la statue de bronze !

— Mon Dieu ! vous me faites frémir, dit Conrad, les joues pâles et les lèvres tremblantes.

— Si je vous ai fait le tableau des tortures auxquelles vous avez échappé, reprit le vieil Hubert en donnant plus de fermeté à sa voix, c'est simplement pour vous faire paraître moins sombre la destinée qui vous attend. Car, qu'est-ce qu'un emprisonnement éternel, la perte de son père, de sa mère et de ses amis, la privation du soleil, des fleurs et de toutes les beautés de la nature, en comparaison du supplice qui devait être le vôtre ? et, mes jeunes amis, pour que vous puissiez apprendre à apprécier la vie, même dans ce tombeau, et vous assurer de la vérité de mes paroles, je vais vous révéler et vous expliquer les horribles mystères de la statue de bronze et du baiser de la Vierge. Venez !

Hubert prit la lampe et retourna par la chambre circulaire, sous la sombre voûte où se dressait l'image colossale de la Vierge.

Dix minutes se passèrent ; et, au bout de cet intervalle, les deux jeunes pages revinrent dans l'appartement, pâles, hagards, et en proie à une telle épouvante que leurs traits, naturellement beaux, étaient presque hideux.

Ils ressemblaient à des cadavres galvanisés, et tremblaient d'horreur et d'effroi.

Replaçant vite la lampe sur la table, Hubert leur versa à chacun une coupe de vin qu'ils avalèrent.

La couleur revint alors lentement à leurs joues et à leurs lèvres, et ils perdirent peu à peu cet air qui leur donnait l'apparence d'idiots.

L'interlocuteur aussi était pâle et agité ; et il s'écoula plusieurs minutes avant qu'aucun d'eux fût en état de parler.

— Grand Dieu ! murmura enfin Conrad, est-il possible que je sois éveillé, que ce ne soit pas un cauchemar !

— Hélas ! non, c'est une affreuse réalité, dit Lionel avec une extrême amertume ; et ce que Hubert nous a montré et dit est également une épouvantable vérité. Soyez béni, ô vous qui nous avez sauvés d'un aussi affreux trépas, s'écria-t-il en embrassant le vieillard, exemple qui fut suivi par Conrad. Dussions-nous vous servir jour et nuit, être vos esclaves jusqu'au moment où la main de la mort s'appesantira sur nous, nous ne nous acquitterions jamais de la dette de reconnaissance que nous avons aujourd'hui contractée envers vous.

— Oui, dit Conrad, nous devons nous estimer heureux de notre sort. Ne craignez donc pas que jamais des murmures s'échappent de nos lèvres ; ce sera le cœur comparativement content que nous entrerons dans cette association dont vous nous avez parlé, dans cette association composée de tous ceux que vous avez sauvés de la vengeance de la statue de bronze.

— Mais si parfois nous avons l'air triste, dit Lionel, vous savez, Hubert, que la cause en sera au regret de ne pouvoir informer notre maître et nos parents que nous vivons toujours, quoique condamnés probablement à ne jamais plus les revoir.

— Hélas ! mes jeunes amis, répliqua Hubert en l'interrompant, je vous ai déjà expliqué pourquoi il est impossible de vous permettre la moindre communication avec ceux que vous aimez, et qui pleureront votre disparition. Vous devez rester morts au

monde sous tous les rapports, morts pour tous excepté pour ceux que vous rencontrez dans ces murs.

En ce moment, une des portes latérales s'ouvrit, et les pages eurent un tressaillement d'effroi. Ils s'imaginèrent qu'ils allaient être soumis à de nouvelles horreurs en voyant paraître une grande femme, vêtue en blanc et pâle comme un cadavre.

— Vous voyez l'excellente dame dont la bienveillance a sauvé tant de malheureux de la vengeance de la statue de bronze, exclama Hubert.

Lionel et Conrad regardèrent une seconde fois cette femme, dont ils avaient tout d'abord détourné les yeux en frissonnant. Ils reconnurent que, quoique très-pâle, elle conservait encore les traces d'une grande beauté, et que ses traits avaient une expression charmante de douceur et d'amabilité.

Sa robe, blanche comme la neige et qu'on prenait tout d'abord pour un linceul, était de flanelle ; et dans toute sa personne régnait une dignité pleine de tristesse et de mélancolie.

— Mes enfants, dit la dame blanche d'une voix touchante, je ne vous dis pas que vous êtes les bienvenus ici, parce que cela ressemblerait à une moquerie. Mais je veux vous donner l'assurance que toute la bonté possible vous sera témoignée. Oui, jusqu'à ce que la mort ou une heureuse délivrance...

Elle s'arrêta, des soupirs l'empêchèrent de continuer : et les deux pages, tombant à ses pieds, prirent ses mains pâles et amaigrées, et les portèrent respectueusement à leurs lèvres.

— Madame, ne vous abandonnez pas au chagrin, dit Hubert d'un ton mêlé de vénération et de supplication : espérons que la mission dont est chargée cette jeune fille...

— Oh ! que ne puis-je partager votre confiance, mon fidèle ami ! dit la dame blanche en interrompant Hubert, en même temps qu'elle forçait doucement les pages à se relever. Puis elle ajouta solennellement : — je sais bien que le Ciel a souvent recours à ses serviteurs les plus humbles pour l'exécution de ses merveilleux desseins ; et, malgré des années d'affliction, j'ai encore en Dieu une foi si illimitée qu'il y a des moments où je me prends à espérer, ces moments qui contrastent étrangement avec mes heures de tristesse et d'angoisses.

— Oh ! madame, ne parlez pas de chagrin et d'angoisses ! exclama Lionel avec passion ; parlez-nous plutôt d'espérance et de l'avenir ! Il me semble déjà que vous êtes l'arbitre de nos destinées.

— Oui, l'espérance est partout ! dit la dame blanche. Pour le marin que les vagues vont engloutir, pour le malheureux qu'une avalanche va écraser dans sa chaudière, pour le voyageur qui va dans les ténèbres se jeter dans le précipice, pour le criminel condamné à périr, oui, pour tous et chacun il y a de l'espérance ; et ce serait un blasphème, une impiété d'affirmer que pour nous il n'y en a plus !

Ni Hubert ni les pages n'eurent le temps de repliquer : les quatre portes de ce côté de l'appartement faisant face à celle par où la dame blanche était apparue s'ouvrirent, et trente hommes en sortirent.

Ils étaient tous vêtus de noir : jeunes et vieux avaient la figure creusée par le chagrin, mais à des degrés différents. Tous paraissaient être pieusement résignés.

Ils s'avancèrent vers la dame blanche, et la saluèrent avec le plus profond respect. Elle leur présenta Lionel et Conrad, et sut trouver quelques paroles touchantes. Le plus âgé de la compagnie embrassa les deux pages, en leur témoignant la plus vive sympathie ; et, en se mêlant au groupe, ces derniers reconnurent les trois frères qui remplissaient le rôle d'exécuteurs.

Soudain les portes s'ouvrirent de l'autre côté de l'appartement ; et dix-huit ou vingt femmes apparurent, vêtues de blanc comme celle qui semblait être leur reine.

Un repas abondant, mais simple, fut alors servi sur la table, à laquelle chacun s'assit à une place désignée d'avance.

Lionel et Conrad furent frappés de la façon admirable dont les convenances étaient observées, et ils écoutèrent avec admiration les conversations édifiantes qui occupèrent les convives durant le repas.

XXVI

Comment Blanche entra dans le château de Frague.

Nous devons maintenant retourner à Henri de Brabant que nous

avons laissé au moment où il venait de prendre congé d'Ætina, après la mort de Marthe.

Le chevalier se dirigea lentement et tristement vers l'hôtel du Faucon-d'Or; et, tout en marchant, il s'abandonna aux réflexions qui se pressaient dans son esprit.

D'abord, il déplora l'acte que Ætina avait été dans la nécessité de commettre, et il ne put se dissimuler que l'intérêt qu'elle lui avait jusqu'alors inspiré était grandement diminué. Puis, il ne put s'empêcher de faire une comparaison entre elle et Blanche, si simple, si belle, et cependant si modeste. Il fut ainsi amené à se demander comment cette dernière était tombée dans la Moldau, et, en se rappelant ce qu'elle lui avait dit de sa rencontre avec Cyprien, il demeura persuadé qu'on avait attenté à sa vie.

Tout à coup, lorsqu'il était déjà en vue du Faucon d'Or, le chevalier se rappela qu'il avait oublié, dans sa visite à Ætina, le point principal de sa démarche, qui était de la prévenir des menaces que Cyprien avaient proférées contre elle. Cela lui était entièrement sorti de la mémoire, au milieu de la tragédie dont les bords de la Moldau avaient été le théâtre. Il eut la pensée de retourner sur ses pas, mais il lui répugnait maintenant de se retrouver en face de cette jeune femme.

L'idée vint au chevalier de lui faire arriver son message par le chef des Taborites. Il se rendit au château de Prague, obtint une audience de Zitzka, lui communiqua mot pour mot la conversation que Blanche avait surprise entre Cyprien et la vieille Marthe, le soir précédent, et puis se retira sans avoir échangé une seule parole au sujet des affaires de la Bohême.

À peine le chevalier eut-il quitté le château, que Zitzka monta à cheval et se rendit au poste établi sur les rives du fleuve. Ætina se promenait à quelque distance de son pavillon, et ce ne fut pas sans surprise qu'elle vit le chef taborite s'avancer vers elle.

Mais elle le reçut avec une cordialité affectueuse, et le guerrier mettant pied à terre, l'embrassa avec la tendre familiarité d'un père ou d'un frère.

Ætina prit le bras de Zitzka, et tout en marchant à l'ombre des arbres, ils causèrent à demi voix près d'une demi-heure. Au bout de ce temps, Zitzka remonta à cheval et retourna au galop à Prague. Ætina, de son côté, donna l'ordre de lever immédiatement le camp, donnant pour raison qu'on lui avait préparé un appartement au château.

Durant ce temps, Blanche s'était éveillée du sommeil où elle était tombée après avoir été transportée dans le pavillon; et Ætina, renvoyant ses suivantes, s'assit sur sa couche, auprès d'elle. Aux questions qu'elle lui adressa, Blanche répondit qu'elle éprouvait encore une grande faiblesse et des éblouissements qui la rendaient incapable de marcher. Ætina lui donna alors l'assurance qu'on aurait pour elle tous les égards possibles, et lui annonça que certaines circonstances l'obligeaient à se retirer immédiatement au château de Prague.

À ces mots, Blanche tressaillit et pâlit; car n'était-ce pas au château que les trois seigneurs qu'elle avait mission de sauver étaient enfermés, et n'était-ce pas dans cette forteresse qu'elle désirait pénétrer? Et voilà qu'un accident ou la Providence lui en ouvrait les portes de la manière la plus imprévue!

Ætina observa la soudaine agitation de notre jeune héroïne; mais, supposant naturellement qu'elle avait pour cause l'idée d'entrer dans une sombre forteresse dont le nom et l'aspect évoquaient toutes sortes de souvenirs légobres, elle s'empressa de la rassurer. Et Blanche, comprenant combien il était important pour elle de cacher ses émotions, afin de ne pas laisser deviner l'objet de sa mission à Prague, et résolue, par égard pour la dame blanche, à réussir ou à périr dans son entreprise, Blanche, disons-nous, parvint à se donner une contenance, tout en remerciant Ætina des soins qu'elle lui avait prodigués.

Ætina amena ensuite, par degrés, Blanche à lui raconter l'incident qui était survenu à l'auberge, près de la lande; mais Blanche, tout en faisant son récit, soupçonnait peu que cette Mariette à laquelle Cyprien et Marthe avaient fait allusion n'était autre que la jeune fille assise, en ce moment, à ses côtés, et elle n'observa pas non plus l'angoisse qui tortura celle-ci, quand elle dit comment Cyprien avait rappelé à Marthe qu'elle était du nombre des serviteurs jurés du tribunal de la statue de bronze.

La conversation qu'elles eurent ensemble produisit un bon

effet sur chacune d'elles. Ætina cessa d'être jalouse d'une jeune fille dont les manières étaient si simples, si modestes et si réservées, et de son côté, Blanche éprouva la plus profonde gratitude pour cette jeune femme qui la traitait avec tant de bonté et de cordialité.

Aussitôt après le coucher du soleil, Blanche, aidée de Linda et de Béatrice, prit place dans une litière qu'on avait préparée pour elle, tandis qu'Ætina, ayant un voile épais sur la figure, monta sur un cheval caparaçonné. Les deux suivantes eurent également chacune un cheval, et, escortées par le détachement taborite, elles se rendirent toutes directement au château.

La première nuit que Blanche dormit dans la forteresse, avec quelle émotion elle se rappela chaque détail de l'entrevue qu'elle avait eue avec la dame mystérieuse, dans les souterrains du château de Rotenberg, et chacune des paroles qu'elle ou le vieil intendant Hubert lui avaient dites dans cette mémorable circonstance!

"Il y a à sauver la vie à trois seigneurs, avait dit la dame blanche, et le Ciel vous inspirera comment agir!" Elle se persuada que Dieu était manifestement intervenu en sa faveur, et elle passa une partie de la nuit à le remercier de la protection qu'il lui avait accordée. Elle se rappela aussi ce que Hubert lui avait dit en la quittant, et un pressentiment qu'elle était, en effet, destinée à de grandes choses, prit racine dans son esprit.

Elle ne pensa pas seulement à la dame blanche, ce soir-là; son souvenir se reporta aussi vers ses parents adoptifs qui avaient tant pleuré en la bénissant lorsqu'elle était partie pour son grand voyage. Et puis, l'image de Henri de Brabant passa devant ses yeux.

Le chevalier, en effet, possédait toutes les qualités que notre héroïne avait prêtées en imagination à l'homme qu'elle aimerait: il était brave, il était généreux, il joignait à une noble franchise une beauté mâle.

Ce fut au milieu de réflexions de cette nature qu'elle s'endormit: mais quand elle s'éveilla, le lendemain, elle avait une très-forte fièvre, conséquence de l'accident de la veille. Ætina s'empressa de faire venir les plus habiles médecins de l'armée taborite qui ordonnèrent de garder le lit jusqu'à ce que tout accès fût passé.

XXVII

Comment Henri de Brabant rencontra la baronne Hamelin.

Quatre jours s'écoulèrent, et les deux pages, Lionel et Conrad, ne rentrèrent point dans l'hôtel du Faucon-d'Or.

Les appréhensions du chevalier commencèrent dès lors à devenir sérieuses; son anxiété était d'autant plus vive qu'il ne savait de quel côté diriger ses recherches, et qu'il était obligé de quitter Prague très-prochainement.

Il arrive souvent que c'est au moment où les perplexités, les embarras ou les difficultés sont à leur comble, qu'un rayon de lumière illumine les ténèbres de notre intelligence et nous montre le chemin à suivre. Il en fut ainsi avec le chevalier: l'ignorance où il était du sort de ses pages lui causait une véritable anxiété, lorsqu'une pensée soudaine, pareille à une inspiration, lui traversa l'esprit.

En se rappelant la conversation qu'il avait eue avec Tremplin, le premier soir de son arrivée à Prague, il réfléchit sur la légende qu'il lui avait racontée au sujet des trois frères Schwartz. Lui-même s'était trouvé, comme eux, à la merci de cavaliers masqués, qui lui avaient fait prendre la route conduisant à la frontière d'Autriche, et conséquemment passant près du château de Rotenberg.

Ce premier raisonnement le conduisit à un second. Quand les grilles de fer s'étaient refermées sur lui dans les souterrains de cette maison inconnue où habitait la princesse Elisabeth, Cyprien ne l'avait-il pas menacé de la statue de bronze et du baiser de la vierge! Il était donc évident que ce Cyprien, qui était bien le même individu qui avait tant épouvanté Ætina dans la caverne près du camp des Taborites, il était évident, disons-nous, que ce Cyprien faisait partie de quelque tribunal secret dont il faisait exécuter les arrêts.

(A continuer.)

ANNONCES.

VOLAILLES DE PRIX

ŒUFS A VENDRE



Le soussigné offre en vente des œufs de la magnifique race de volailles, **GAME DE LORD DERBY BLACK NEASTED REDS.** Ces volailles ont obtenu des prix à plusieurs expositions provinciales, et ont été achetées par le soussigné à un prix très-élevé.

Prix des œufs : la douzaine, \$2.50.

S'adresser à

B. F. CAMPBELL.

A St. Hilaire, Comté de Rouville.
13 mai 1869.



CONTRATS DE LA MALLE

DES SOUMISSIONS adressées au Maître Général des Postes seront reçues à Ottawa, jusqu'à MIDI de

VENDREDI, LE 28 MAI,

Pour le transport des Malles de Sa Majesté, d'après un contrat proposé pour quatre ans, dans chaque cas, entre les places mentionnées plus bas, depuis le 1er juillet prochain.

Entre Ste. Claire et St. Henri, 6 fois par semaine.

Entre Berthier et la Gare du Chemin de Fer, 12 fois par semaine.

Entre la Rivière-Ouelle	do	12 do
Entre St. André	do	7 do
Entre St. Apollinaire	do	2 do
Entre St. Aubert	do	6 do
Entre St. Denis	do	12 do
Entre St. Léonard	do	2 do
Entre St. Raphaël	do	6 do
Entre le Village des Aulnais	do	12 do
Entre St. Charles et St. Gervais	do	6 do

(Devant coïncider avec le Chemin de Fer.)

Des notices imprimées contenant des renseignements plus détaillés relativement aux conditions du contrat proposé, peuvent être vues et on pourra obtenir des formules de soumissions en blanc aux bureaux de Poste mentionnés plus haut ou au bureau du soussigné.

WILLIAM G. SHEPPARD,
Inspecteur des Postes.

Bureau de l'Inspecteur des Postes,
Québec, 10 avril 1869.

J. B. C. HEBERT,
NOTAIRE

Le Soussigné a transporté sa résidence et son Etude, en la maison ci-devant occupée par feu le Notaire Antoine A. Parent, au No. 21, rue St. Joseph, Haute-Ville, Québec.

J. B. C. HÉBERT,
Notaire.

STATIONS	MALLE	
	Aller	Retour
Pointe-Lévi...	9-30 AM	4-00 PM
Hadlow	9-10	3-50
Chaudière Junction	10-05	3-30
St. Jean Chrysostome	10-20	3-10
St. Henri	10-40	2-50
St. Charles	11-10	2-15
St. Michel	11-35	1-50
St. Valier	11-48	1-35
St. François	12-03	1-13
St. Pierre	12-20	1-00
St. Thomas	12-40	12-10
Cap St. Ignace	1-20	12-13
L'Anse à Giles	1-32	12-00
L'Islet	1-50	11-45 AM
Trois Saisons	2-05	11-30
St. Jean Port Joli	2-16	11-15
Elgin Road	2-35	10-50
St. Roch	2-47	10-37
St. Anne	3-00	10-20
Rivière-Ouelle	3-30	9-50
St. Denis	3-50	9-25
St. Paschal	4-03	9-05
St. Hélice	4-25	8-45
St. André	4-45	8-20
St. Alexandre	5-16	8-05
Lake Road	5-35	7-50
River du Loup	5-55	7-00

A VENDRE

PATATES GARNET CHILI
ET
BRÔME DE SCHRADER

LES Cultivateurs désireux d'améliorer la qualité de leurs patates trouveront avantageux de s'adresser au soussigné qui a à vendre quelques cents minots de patates Garnet Chili, à bonnes conditions.

Ces patates produisent le double des autres et ne pourrissent point.

Le soussigné offre également en vente quelques minots de Brôme de Schrader qu'il a cultivé lui-même sur ses terres à Ste. Foye, et dont il est entièrement satisfait par l'heureux résultat qu'il a obtenu dans la culture de cette plante fourragère.

Le Brôme est une espèce de foin produisant tous les ans une récolte abondante de graines qui ressemblent beaucoup à l'avoine et donne une récolte de fourrage beaucoup plus considérable que le mil et le trèfle. Cette plante est tellement vivace, qu'elle étouffe toutes les mauvaises herbes, sans excepter même le chiendent.

Les vaches nourries avec ce foin donnent beaucoup plus de lait.

S'adresser au soussigné

LOUIS BILODEAU,

22 avril 1869.

Québec.

AVIS

Le soussigné informe le public qu'il ne sera responsable d'aucune dette contractée en son nom, sans une autorisation signée de sa part.

RÉMI OUELLET,

Cultivateur à Ste. Anne de la Pocatière.

7 mai 1869.

LISTE DES LETTRES NON RECLAMEES

AU BUREAU DE POSTE DE

STE. ANNE DE LA POCATIÈRE

Beaulieu, Jean	Beaulieu, Jérémie
Bélanger, Narcisse	Bégin, Thomas
Dubé, Vincent	Dubé, Clément
Dubé, Théophile	Duplessis, Horméline
Emond, Prudent	Moreau, Luc
Ouellet, Joseph	Ouellet, Vve Major
Pelletier, Germain	Pelletier, Charles
Pelletier, J. B.	Rouleau, Napoléon
St.-Pierre, Eusébe	

13 mai 1869.

J. DIONNE, M. P.

A vendre à l'Imprimerie de la Gazette des Campagnes : Catalogue par ordre alphabétique des Elèves du Collège de Ste. Anne, depuis 1829 jusqu'à 1867 — Prix, 2 chelins.

LES OISEAUX DU CANADA, par J. M. LeMoine, en 2 volumes. Il n'y a qu'un nombre très-limité de cet ouvrage en vente chez les libraires. — Prix : 6s. 3d. les deux volumes.

Le VERGER CANADIEN ou culture raisonnée des fruits qui peuvent réussir dans les vergers et les jardins du Canada, par l'abbé L. Provancher. — Prix : 2 chelins.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE BOTANIQUE, illustré de 80 gravures sur bois, par l'abbé L. Provancher. — Prix : 2 chelins.

ÉLÉMENTS DE CHIMIE ET DE PHYSIQUE AGRICOLES par F. A. H. La-Rue, Maître ès Arts, Docteur en Médecine, etc. — Prix : 15 sous le vol.

COMPTABILITÉ AGRICOLE, méthode sûre et facile pour bien gérer les opérations d'une ferme. — Prix : dix-huit sous.

ÉLÉMENTS DE L'AGRICULTURE, à l'usage de la jeunesse canadienne, par James Smith. — Prix : 30 sous.

LES VEILLÉES CANADIENNES ou traité élémentaire d'agriculture par Frs. M. Ossaye. — Prix : 30 sous.

Instruction élémentaire sur la conduite des arbres fruitiers; greffe, taille, restauration des arbres mal taillés ou épuisés par la vieillesse, culture, récolte et conservation des fruits, par M. A. Du Breuil. Ouvrage destiné aux jardiniers, aux élèves des fermes-modèles et des écoles primaires. Prix, 3s.

LIVRES D'AGRICULTURE, ETC.

ARTICLES DE FANTAISIE, ETC.